

GILBERT ACHCAR

**LES ARABES
ET
LA SHOAH**

La guerre israélo-arabe des récits

Sindbad
ACTES SUD

Extrait de la publication

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

LA BIBLIOTHÈQUE ARABE

Le conflit israélo-arabe ne se réduit pas aux guerres menées sur les champs de bataille du Moyen-Orient. Il comprend aussi une autre dimension, une guerre à coups de récits opposés et de négation des récits des autres, tournant autour des deux traumatismes à l'origine du conflit : la Shoah, la destruction des Juifs d'Europe, et la Nakba, le déracinement des Arabes de Palestine.

S'appuyant sur une vaste documentation, Gilbert Achcar se livre à un examen approfondi des réactions arabes à l'antisémitisme et au nazisme, en soulignant leur grande diversité politique et idéologique. Avec un souci constant d'objectivité et de distance critique, il traite tant de l'époque de la montée du nazisme et de la Shoah que des périodes qui se sont succédé depuis la Nakba jusqu'à nos jours, brochant ainsi un tableau captivant de l'histoire arabe contemporaine.

S'il dénonce vigoureusement les attitudes antisémites ou négationnistes qui se sont manifestées au sein du mouvement national arabe, notamment palestinien, l'auteur réfute aussi, documents à l'appui, les interprétations caricaturales d'une certaine propagande pro-israélienne qui cherche à faire croire que les Arabes ont soutenu en bloc le nazisme et qu'ils sont antisémites par vocation religieuse.

Ce livre constitue une ardente plaidoirie pour une reconnaissance pleine et mutuelle de la Shoah et de la Nakba, condition indispensable, selon l'auteur, pour que s'établisse un dialogue sincère entre Arabes et Israéliens – en prélude à une paix véritable, plus urgente que jamais.

GILBERT ACHCAR

Né en 1951 et originaire du Liban, qu'il a quitté en 1983, Gilbert Achcar a été enseignant à l'université de Paris-VIII, puis chercheur au centre Marc-Bloch de Berlin, avant d'être nommé professeur à la School of Oriental and African Studies (SOAS) de l'université de Londres. Auteur traduit en plus de quinze langues, il a notamment publié Le Choc des barbaries (2002, 2004) ; L'Orient incandescent (2003) ; La Guerre des 33 Jours (2006, avec une contribution de Michel Warschawski) ; et, conjointement avec Noam Chomsky, La Poudrière du Moyen-Orient (2007).

DU MÊME AUTEUR

- Avec Noam Chomsky, *La Poudrière du Moyen-Orient*, Fayard, Paris, 2007.
Avec Michel Warschawski, *La Guerre des 33 Jours : La guerre d'Israël contre le Hezbollah au Liban et ses conséquences*, Textuel, Paris, 2007.
Le Dilemme israélien. Un débat entre Juifs de gauche. Lettres de Marcel Liebman et Ralph Miliband. Sélection, introduction et épilogue de Gilbert Achcar, Editions Page Deux, Lausanne, 2006.
L'Orient incandescent. Le Moyen-Orient au miroir marxiste, Editions Page Deux, Lausanne, 2004.
Le Choc des barbaries. Terrorismes et désordre mondial, Complexe, Bruxelles, 2002 (2^e édition, 10/18, Paris, 2004).
La Nouvelle Guerre froide. Le monde après le Kosovo, Presses universitaires de France, Paris, 1999.

© ACTES SUD, 2009

ISBN978-2-330-02632-5

GILBERT ACHCAR

Les Arabes et la Shoah

La guerre israélo-arabe des récits

Sinbad



Pierre Bernard, fondateur

*Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère,
et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ?*

Matthieu 7, 3

AVANT-PROPOS

Ce livre a une petite histoire. Tout a commencé lorsque mon ami Enzo Traverso me demanda – c'était au début de 2006 – de contribuer à l'ouvrage collectif monumental sur l'histoire de la Shoah que lui-même et trois autres universitaires dirigeaient ensemble pour les éditions UTET de Turin¹. Les responsables de l'ouvrage cherchaient un auteur pouvant traiter de l'accueil de la Shoah au Moyen-Orient. J'acceptai, non sans grande hésitation : le court délai de six mois dont je disposais – un auteur pressenti avant moi s'étant désisté tardivement – comparé à l'ampleur du sujet et à sa complexité rendait la tâche tout à fait téméraire.

J'acceptai néanmoins, motivé en quelque sorte par le sens du devoir. Mon appréciation de la qualité de l'ouvrage en gestation faisait que je souhaitais que la question épineuse entre toutes qu'il m'était demandé de traiter ne fût pas maltraitée, voire abandonnée. Par souci de rigueur intellectuelle, je limitai mon champ de recherche aux pays dont je suis familier de la langue et qui relèvent de mon domaine de compétence directe – les pays du monde arabe, dont je suis originaire. Avec l'accord des responsables de l'ouvrage, je me lançai donc dans un travail intensif de recherche et de rédaction, et livrai au final un long chapitre qui clôt le second et dernier volume de l'ouvrage italien². Enzo fut le premier à me suggérer, fortement, de développer le chapitre en livre. Sur le moment, j'étais surtout soulagé d'avoir

gagné le pari de le rédiger dans le délai imparti, et peu enclin à me replonger dans un travail intensif sur le même sujet.

L'idée fit pourtant son chemin dans mon esprit, dans un contexte politique qui ne pouvait que l'aviver. La question du rapport à la mémoire de la Shoah se posait, en effet, en termes de plus en plus vifs au Moyen-Orient : c'est après la rédaction de mon chapitre, à la fin de la même année 2006, que se tint à Téhéran la conférence négationniste "Review of the Holocaust : Global Vision", précédée et suivie de déclarations provocatrices du président iranien Mahmoud Ahmadinejad. Le thème de mon travail s'inscrivait de plus en plus lourdement dans l'actualité. Cela rendait d'autant plus urgente une intervention sur ce problème qui aille au-delà du cercle italien des lecteurs et lectrices de la somme volumineuse publiée à Turin. Encouragé par d'autres lecteurs du texte initial, en particulier les responsables des éditions française, britannique et américaine de cet ouvrage, je finis par suivre leur conseil unanime en m'engageant, quelques mois après la rédaction du chapitre, dans le projet, non moins téméraire, de le transformer en livre.

L'accumulation de sources nouvelles au fil des recherches que je repris depuis lors confirma mon appréhension initiale quant à l'ampleur de la tâche. C'est, évidemment, un labeur accablant que de broser un tableau de la réception de la Shoah dans le monde arabe, où la diversité des pays et des situations est démultipliée par la diversité des tendances et des sensibilités politiques, et où le rapport à la tragédie juive est infiniment compliqué par sa relation avec le drame palestinien. C'est d'ailleurs pourquoi la première partie de ce livre est consacrée à un examen de cette relation très complexe entre la tragédie juive, la Shoah ou l'Holocauste, et le drame palestinien, la Nakba. Afin d'alléger quelque peu la tâche de l'examen historique, à l'instar du choix qui avait présidé à la délimitation du champ couvert par mon chapitre initial, j'ai choisi de concentrer ma recherche sur les pays de l'Orient arabe, les plus directement confrontés aux conséquences de la naissance de l'Etat d'Israël, produite par la tragédie et productrice du drame. Les pays du Maghreb – Occident arabe, Nord africain – ne sont abordés que de façon épisodique, lorsque le contexte l'impose.

Malgré tout, ce que j'avais conçu au départ comme un volume de taille modeste est devenu un livre épais, dont la période

contemporaine de la Shoah, les années 1930 et 1940, constitue plus de la moitié. La Shoah – la “catastrophe” – est envisagée, en effet, dans les pages qui suivent, dans l’acception large du concept qui ne désigne pas uniquement la phase systématiquement exterminatoire de la persécution des Juifs par l’Allemagne hitlérienne, inaugurée en 1942 et communément désignée sous son appellation nazie de “solution finale”, mais l’ensemble des persécutions que subirent les Juifs, ceux d’Allemagne tout d’abord, puis ceux des territoires conquis par les nazis, à partir de l’avènement du pouvoir hitlérien en 1933 – moment premier de la “catastrophe”.

J’ai choisi de privilégier dans mon étude “le temps de la Shoah” pour plusieurs raisons. D’abord, parce que c’est cette période qui fait l’objet principal du contentieux historique dans la bataille des récits, et que l’accumulation d’allégations à vérifier à son sujet est considérable. A cette fin, à chaque fois qu’il n’existait pas de sources secondaires satisfaisantes, j’ai exploré les sources primaires. Ensuite, pour la simple raison qu’une discussion aussi détaillée des approches de la Shoah élaborées au cours des six décennies ultérieures à la naissance de l’Etat d’Israël nécessiterait plusieurs volumes. Enfin, parce que c’est au cours de la période qui va de la fin de la Première Guerre mondiale à la fin de la Seconde Guerre mondiale que se mettent en place les contours des principaux courants idéologiques du monde arabe, le rapport à la Shoah étant un excellent révélateur de la nature de ces courants. En ce sens, au-delà de l’examen des réceptions arabes de la Shoah, cet ouvrage offre une topographie idéologique du monde arabe qui, à mon sens, en fait tout autant l’intérêt que le sujet précis qu’il porte en titre.

J’ai intitulé ce livre *Les Arabes et la Shoah* en dépit de la critique de l’association des deux termes par le dirigeant palestinien et ex-député arabe à la Knesset israélienne, Azmi Bishara³. Non parce que j’abonderais dans le sens de ceux qui cherchent à faire croire, de façon grotesque, que les Arabes étaient les complices les plus proches des nazis dans la mise en œuvre de la Shoah. Ni même parce que je croirais que les Arabes y ont participé, activement ou passivement, à l’égal de nombreuses populations européennes. Mais tout simplement parce que du fait même de l’entreprise sioniste et de l’immigration juive en Palestine, les Arabes étaient beaucoup plus concernés par la Shoah, et le restent, que les Indiens – pour citer la fausse analogie de Bishara

qui, dans le feu de la polémique, déclarait que le rapport entre “les Arabes et l’Holocauste” est aussi vide de sens que le rapport entre “les Indiens et l’Holocauste”.

Mon ambition principale, dans ce livre, est de donner la mesure de la complexité des rapports entre les Arabes, dans leur diversité, et la Shoah, et de tracer des pistes de réflexion permettant de dépasser les caricatures qui sont pléthore à cet égard. Il y a, certes, beaucoup d’attitudes grotesques et odieuses vis-à-vis de la Shoah dans le monde arabe ; mais il y a aussi des interprétations caricaturales et globalisantes de la réception arabe de la Shoah, tant en Israël que dans le monde occidental. Mon intention est de combattre ces caricatures symétriques, celles qui se fondent sur l’incompréhension mutuelle que nourrit la haine aveugle et dont elle se nourrit, celles qui empêchent la compréhension du point de vue des autres sans laquelle il n’est pas de démarche *politique* – au sens grec antique du terme “politique” qui renvoie à la raison et à la civilisation des mœurs.

Au-delà de cette ambition déjà considérable, je n’ai ni la prétention ni l’intention d’offrir une recension exhaustive des réactions à la Shoah dans le monde arabe, pour autant que cette tâche fût possible et utile. Je crois, en revanche, qu’il est tout à fait possible, et nécessaire, que soit faite une étude plus pointue des perceptions palestiniennes de la Shoah. Il serait souhaitable, en particulier, qu’un(e) Palestinien(ne) accomplisse bientôt sur ce thème l’équivalent de ce qu’ont fait Tom Segev et Peter Novick, respectivement, sur le rapport des Israéliens et des Américains à l’Holocauste⁴, avec le même souci admirable d’objectivité et de distance autocritique de chacun de ces auteurs par rapport à son environnement national et communautaire. Dans l’intérêt de la compréhension réciproque, il serait tout aussi souhaitable que soit explorée en profondeur, dans un proche avenir, l’histoire de la réception par les uns et les autres de la Nakba, le drame du peuple palestinien.

Londres, le 14 août 2009

NOTES

SUR LA TRANSLITTÉRATION DE L'ARABE

La romanisation des termes et noms arabes pratiquée dans cet ouvrage est une version simplifiée des translittérations propres à la littérature spécialisée, dans le but d'en faciliter la lecture aux profanes tout en permettant aux initiés de reconnaître l'original arabe. Pour les noms propres des personnalités les plus connues, c'est l'orthographe courante qui a été retenue dans le même souci. Les noms et prénoms européens utilisés en arabe sont indiqués dans leur orthographe européenne d'origine. Enfin, lorsque des auteurs arabes ont publié dans des langues européennes, leur propre translittération de leur nom en caractères latins a été respectée, de même qu'a été respectée dans les citations la romanisation des noms arabes pratiquée par les auteurs.

SUR LE GENRE

Je tiens à m'excuser pour avoir dû renoncer à démasculiniser le texte français. Le problème est que l'emploi des ils/elles, ceux/celles, etc. – qui sont le seul moyen que laisse la langue française, pour le moment, de prendre en compte à la fois le masculin et le féminin – est possible dans de courts textes et je le pratique systématiquement. Mais les introduire dans un livre de cette taille l'aurait considérablement alourdi.

SUR LES CITATIONS DE SOURCES TRADUITES EN FRANÇAIS

Ayant travaillé sur les documents allemands, anglais et arabes en langue originale, j'ai moi-même traduit les citations qui leur sont empruntées, même lorsqu'il en existait une traduction française. J'ai toutefois indiqué les traductions françaises existantes dans la bibliographie en fin d'ouvrage.

REMERCIEMENTS

Ce livre est le fruit d'une recherche entreprise pour l'essentiel dans la Staatsbibliothek de Berlin, la Widener Library de l'Université Harvard et les bibliothèques de l'Université de Londres – en particulier et tout naturellement, celle de l'institution à laquelle j'appartiens, la School of Oriental and African Studies (SOAS). J'ai accompli la recherche sans autre assistance que celle d'amies et d'amis que j'ai sollicités pour me procurer ou m'aider à me procurer certaines des sources que j'ai utilisées et/ou me fournir des renseignements qui me manquaient : Bashir Abu-Manneh, D.G. Adili, Musa Budeiri, Ulrike Freitag, Israel Gershoni, Angela Klein, Paul Kleiser, Norbert Mattes, Afsaneh Najmabad, Miguel Romero et Hazem Saghieh – avec mes excuses pour celles ou ceux que j'ai pu oublier de mentionner.

Je dois aussi des remerciements particuliers aux amis qui ont bien voulu lire le manuscrit de cet ouvrage et me confier leurs commentaires et suggestions. C'est le cas de Peter Drucker qui a traduit vers l'anglais la plupart de mes ouvrages précédents, comme de Geoff Goshgarian qui a traduit celui-ci au fur et à mesure que je l'ai rédigé. C'est aussi le cas de Bashîr al-Sibâ'i qui a traduit cet ouvrage vers l'arabe. Stephen Shalom m'a envoyé une longue liste de remarques et suggestions. Le travail de mon éditrice à New York, Riva Hocherman, sur le manuscrit de la traduction anglaise m'a aidé à améliorer le texte original. *Last but not least*, Farouk Mardam-Bey, qui a parrainé cet ouvrage chez

Actes Sud et en a chaleureusement soutenu le projet durant sa gestation, m'a fait profiter de son érudition sur le monde arabe contemporain. Bien entendu, aucune des personnes citées ci-dessus n'est responsable des opinions et des erreurs de ce livre.

I

DES MOTS CHARGÉS DE DOULEUR

Toute personne écrivant sur le génocide perpétré par l'Etat nazi contre les Juifs se trouve confrontée au problème terminologique épineux de la désignation de ce qui, du point de vue d'une éthique humaniste, restera "innommable" à tout jamais.

SHOAH, HOLOCAUSTE, GÉNOCIDE JUIF

Chaque appellation est chargée de sens : aucune n'est neutre. Même les formules qui semblent s'inspirer de l'impératif scientifique énoncé par Emile Durkheim d'éviter les prénotions dans l'approche des "faits sociaux", comme "la destruction des Juifs d'Europe" de Raul Hilberg¹, émanent bien d'un choix difficile : celui, précisément, de soumettre l'objet de l'étude à un regard distancié et clinique. Dans la préface à la première édition de son ouvrage, Hilberg annonçait clairement : "Nous n'insisterons pas sur la souffrance juive [...]"²

Choix tout à fait respectable, voire indispensable, lorsque, comme dans l'œuvre monumentale dont le titre a été cité en

exemple, la distanciation scientifique n'est pas le signe d'un manque d'empathie, mais l'expression du désir de la contrôler de sorte qu'elle affecte le moins possible le souci d'objectivité. Le but est alors d'assurer la crédibilité des données sur lesquelles l'empathie peut ensuite se fonder solidement sans encourir le soupçon de tailler les données à sa mesure. Tout autre, bien entendu, est la distanciation pseudo-scientifique de la démarche négationniste qui dissimule mal l'antipathie fondamentale qui l'anime.

La désignation objectivante qui me semble la plus adéquate est "génocide juif", une expression qui renvoie au terme générique "génocide" spécifié selon l'identité de ses victimes, comme dans "génocide arménien", "génocide rom" ou "génocide rwandais". Ces expressions ne sont en rien contradictoires avec le fait certain que chaque génocide est, en quelque manière, un cas d'espèce, ni avec le fait indiscutable que le génocide juif dépasse en ampleur tous les autres génocides du xx^e siècle – une constatation objective qui peut et doit être détachée de cette "concurrence des victimes" que Jean-Michel Chaumont a remarquablement discutée dans l'ouvrage portant ce titre³.

Les expressions consacrées par l'usage public et médiatique ne sont naturellement pas fondées sur un même souci de rigueur. Deux termes se sont imposés pour désigner le génocide juif dans sa singularité : Shoah et Holocauste. Le premier est un terme hébraïque couramment traduit par "catastrophe" : avec l'article défini singularisant (*Ha-Shoah*), c'est l'expression dans la langue de la religion judaïque de l'effroyable tragédie qui a frappé les Juifs européens – et d'autres Juifs, non européens, trop souvent oubliés. Il ne s'agit certes pas d'un terme "scientifique", mais il permet de mettre l'accent sur la singularité évidente du génocide juif. Esther Benbassa a critiqué le recours à ce terme, en arguant du fait que, dans son origine biblique, il désigne un châtement infligé par Dieu, et en soulignant le fait que l'expression utilisée en yiddish,

langue majoritaire des victimes et des rescapés du génocide juif, était différente⁴. Malgré sa laïcisation, affirme-t-elle, le terme Shoah renferme déjà tous les ingrédients d’une “théologie séculière” de la tragédie juive. L’objection est fondée, mais Esther Benbassa, paradoxalement, utilise elle-même le terme Holocauste qui, à tout prendre, prête beaucoup plus fortement aux mêmes critiques.

Holocauste, en effet, est emprunté au grec (le terme grec signifie “brûlé entièrement”) – plus précisément à la traduction grecque de la Bible hébraïque (*Lévitique*, 1.3) – et s’est diffusé dans les langues occidentales en passant par le latin de l’Eglise de Rome. Le terme renvoie à une pratique des anciens Hébreux consistant à immoler des animaux sacrifiés à titre d’offrande expiatoire. Il n’y a pas d’équivalent du terme grec dans le texte hébraïque, mais uniquement le terme *’olah* qui signifie “ascension” ou “élévation” (on retrouve la même racine dans *aliyah*) pour désigner l’immolation par le feu, probablement parce que ce qui est brûlé monte au ciel en fumée. L’offrande brûlée, ou *’olah*, est une variété de *qorban*, offrande sacrificielle. Le terme *’olah* n’est utilisé dans la Bible que pour les animaux destinés à être entièrement brûlés – d’où sa traduction par “holocauste” – alors que les autres offrandes (farine, galettes) n’étaient brûlées qu’en partie, l’autre partie devant être offerte à “Aaron et ses fils”, les prêtres.

Vu sa signification originelle, le terme “holocauste” pour désigner le génocide juif est éminemment contestable et très contesté. Ce qui est récusé en premier lieu, c’est que son sens étymologique fait de son affectation au génocide juif – en particulier, la séquence funèbre : chambres à gaz, fours crématatoires – un choix macabre, sinon détestable. En outre, l’idée même que les victimes du génocide puissent être considérées implicitement comme des “offrandes expiatoires” est tout simplement abominable.

Le site internet du musée américain de l’Holocauste à Washington relate le cheminement qui a abouti à l’usage

saugrenu de ce terme pour désigner singulièrement le génocide des Juifs par les nazis :

“Tandis que le terme *holocauste* au sens d’une offrande sacrificielle brûlée n’a pas de connotation spécifiquement religieuse, il a été largement utilisé dans des écrits religieux au fil des siècles, en particulier pour la description de rituels « païens » comprenant des sacrifices par le feu. Dans les écrits laïques, *holocauste* signifie généralement « une destruction complète ou massive », connotation dominante en particulier depuis la fin du XIX^e siècle jusqu’à la course aux armes nucléaires du milieu du XX^e siècle. Durant ce temps, le terme a été appliqué à une variété d’événements désastreux comprenant des pogroms contre des Juifs en Russie, la persécution et le meurtre d’Arméniens par les Turcs durant la Première Guerre mondiale, l’agression par le Japon de villes chinoises et jusqu’à des incendies à grande échelle où des centaines de personnes ont péri. Les premières références au meurtre nazi des Juifs d’Europe ont poursuivi cette tradition. Dès 1941, des auteurs ont utilisé à l’occasion le terme *holocauste* au sujet des crimes nazis contre les Juifs, mais à ce stade initial ils ne lui ont pas attribué d’exclusivité. Plutôt que de parler de « l’*holocauste* », les auteurs se référaient à « un holocauste », un parmi de nombreux autres au fil des siècles. [...]”

Vers la fin des années 1940 cependant, un changement était en cours. *Holocauste* (avec ou sans majuscule) devint un terme plus spécifique à cause de son emploi dans les traductions israéliennes du mot *shoah*. Ce terme hébreu avait été utilisé au cours de l’histoire juive pour désigner des agressions contre des Juifs, mais à partir des années 1940 il désignait fréquemment le meurtre nazi des Juifs d’Europe. (Les Juifs de langue yiddish utilisent le terme *churban*, une traduction yiddish de *shoah*.) L’usage de *holocauste* pour *shoah* apparut de la façon la plus éminente dans la traduction anglaise officielle de la Déclaration d’indépendance israélienne de 1948, dans les traductions des publications de *Yad Vashem* dans les années 1950 et dans la couverture journalistique du procès d’Adolf Eichmann en Israël en 1961⁵.”

Ainsi donc, ce sont des sources israéliennes qui sont responsables au premier chef de la traduction de Shoah par Holocauste. Le terme fut cependant confirmé dans son utilisation singularisante – L’Holocauste, avec une ou deux majuscules – par Elie Wiesel, en connaissance de cause, comme l’ont montré Zev Garber et Bruce Zuckerman dans une remarquable discussion critique de l’utilisation de cette appellation pour désigner le génocide juif.

“S’il est certainement vrai que la grande majorité des gens (Juifs et gentils) continue à dire «L’Holocauste» sans comprendre les connotations religieuses/sacrificielles du terme, il est difficile de croire que les penseurs et auteurs juifs qui l’ont adopté en premier et, ce qui est encore plus important, lui ont permis de se répandre, ignoraient totalement une information qui pouvait être facilement trouvée en ouvrant tout simplement un dictionnaire. Le choix d’un terme tel que «L’Holocauste» pour décrire un événement aussi horrible, aussi décisif et aussi englobant dans la formation de l’identité juive moderne ne peut pas être présumé avoir été fait à la légère. En outre, il y a peu de doute que l’homme qui a fait le plus pour établir «L’Holocauste» dans la conscience moderne était bien conscient de ce qu’il faisait et savait bien ce que le terme «holocauste» signifiait dans toutes ses nuances. Cet homme est Elie Wiesel. [...]

Et la motivation de l’usage de «L’Holocauste» par Wiesel a des connotations caractéristiquement religieuses/sacrificielles, comme ses propres écrits en témoignent⁶.”

“Nous croyons qu’il a bien compris tous les facteurs qui pourraient entrer en jeu lorsqu’il appela l’Holocauste «L’Holocauste»; il choisit ce terme néanmoins afin de préserver le caractère spécial de la tragédie en tant que tragédie juive⁷.”

Arno Mayer, pour sa part, a récusé l’appellation Holocauste en arguant que ce terme “chargé religieusement” s’inscrit dans un culte du souvenir “excessivement sectaire” qui a produit, selon lui, “une «mémoire» collective prescriptive qui ne

permet pas de penser la calamité juive de manière critique et contextuelle”⁸. L’argument est recevable s’il s’agit de récuser l’emploi du terme dans une investigation scientifique sur le génocide juif, pour la raison durkheimienne indiquée plus haut. Toutefois, comme d’autres, le terme Holocauste a fini par acquérir à l’usage un sens transcendant son origine pour désigner le génocide juif en particulier. Comme l’a souligné Michael Marrus, cette appellation “sert maintenant à séparer ce massacre particulier d’autres cas historiques de génocide”⁹. D’ailleurs, Arno Mayer a lui-même forgé un terme – “judéocide” – qui, à la différence de l’appellation de Hilberg, singularise d’emblée le génocide juif en catégorie à part, bien plus en réalité que l’appellation “holocauste” qui a continué à être utilisée comme terme générique pour désigner quantité d’autres tragédies – ce qu’Elie Wiesel a déploré âprement.

S’il s’agit donc de désigner le génocide juif dans sa singularité, tout en transmettant, en outre, la force émotive dont son souvenir est chargé, l’appellation Shoah est certainement beaucoup plus appropriée. C’est d’ailleurs l’usage de “Shoah” que préconise aujourd’hui le site internet de Yad Vashem, mémorial israélien de l’Holocauste (selon son nom anglais officiel : The Holocaust Martyrs’ and Heroes’ Remembrance Authority) situé à Jérusalem :

“Le terme biblique *Shoah* (qui a été utilisé dans le sens de « destruction » depuis le Moyen Âge) est devenu le terme hébreu courant pour désigner le meurtre de la judaïcité* européenne depuis déjà le début des années 1940. Le terme *Holocauste*, entré dans l’usage dans les années 1950 en tant qu’équivalent, signifiait à l’origine une offrande entièrement brûlée sur l’autel. Le choix de ces deux termes aux origines religieuses reflète la reconnaissance de la nature et de l’ampleur

* Dans cet ouvrage, le terme *Jewry* d’usage courant en anglais est traduit par “judaïcité” et non par l’équivalent littéral “juiverie” à connotation péjorative en français, sauf dans les cas où le texte cité vise clairement l’usage péjoratif.

sans précédent des événements. Nombreux sont ceux qui comprennent *Holocauste* comme un terme général pour les crimes et les horreurs perpétrés par les nazis; d'autres vont même plus loin et utilisent le terme pour englober également d'autres cas de meurtres de masse. En conséquence, nous considérons qu'il est important d'utiliser le terme hébreu *Shoah* pour désigner le meurtre et la persécution de la judaïcité européenne dans d'autres langues également¹⁰."

Les deux termes Shoah et Holocauste figurent cependant dans cet ouvrage, selon le contexte et la langue d'édition, pour désigner "le meurtre et la persécution" des Juifs par les nazis. Le fait est que Holocauste s'est imposé dans la plupart des langues occidentales, dont l'anglais et l'allemand, tandis que Shoah n'a réussi à s'imposer qu'en français et, dans une moindre mesure, en italien, mais ce dernier terme gagne du terrain en Europe comme aux Etats-Unis. Le site du musée américain de l'Holocauste précise que l'usage de l'appellation que le musée a lui-même utilisée ne s'est fermement imposé aux Etats-Unis que par une voie caractéristique de cette société du spectacle par excellence : la diffusion en 1978 du feuilleton télévisé *Holocaust* réalisé par Marvin Chomsky sur un script de Gerald Green. En France tout au moins, l'appellation Shoah s'est imposée grâce à une autre œuvre audiovisuelle, dont la sobriété solennelle tranche fortement avec les œuvres de fiction commerciales sur le génocide juif : *Shoah*, le documentaire réalisé par Claude Lanzmann et diffusé pour la première fois en 1985. Le terme employé le plus fréquemment dans cet ouvrage et son titre même sont adaptés à l'usage courant dans chacune de ses langues de publication.